

La flotte chinoise, l'amiral Zeng He

Enfin, arrivés à Calicut, Ibn Battuta et ses compagnons attendent trois mois que le temps soit favorable et embarquent sur des navires chinois pour se rendre en Chine et délivrer leur cadeau au Roi. Ibn Battuta décide de rester une nuit de plus à terre, pour aller au *jumua* le lendemain puis rejoindre le bateau. Entre temps une tempête fit sombrer le bateau sur lequel se trouvait le cadeau du Sultan de Dheli pour l'Empereur de Chine et celui sur lequel se trouvait les bagages et esclaves de Ibn Battuta fut volé par le propriétaire de la flotte. Il avait donc tout perdu.

DESCRIPTION DES VAISSEAUX DE LA CHINE

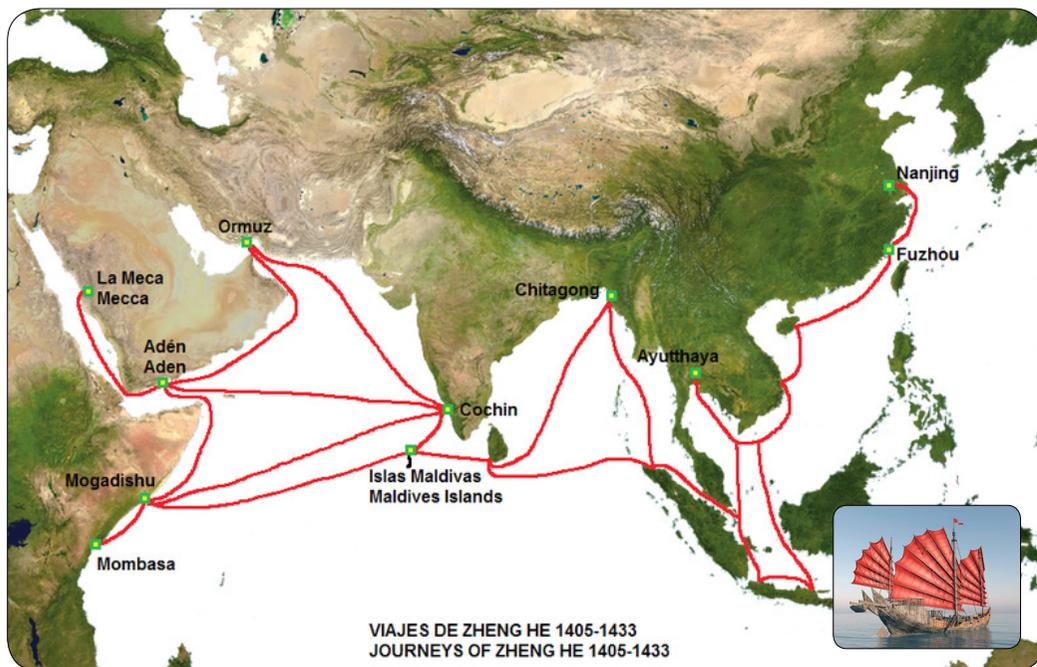
Il y en a trois espèces: les grands, qui sont appelés gonoik et au singulier gonk⁽¹⁾; les moyens, nommés zaou⁽²⁾; et les petits nommés cacam⁽³⁾. Il y a sur un de ces grands navires douze voiles et au-dessous jusqu'à trois. Leurs voiles sont faites de baguettes de bambous, tissées en guise de nattes; on ne les amène jamais, et on les change de direction, selon que le vent souffle d'un côté ou d'un autre.

Quand ces navires jettent l'ancre, on laisse flotter les voiles au vent. Chacun d'eux est manœuvré par mille hommes, savoir: six cents marins et quatre cents guerriers, parmi lesquels il y a des archers, des hommes armés de boucliers, des arbalétriers, c'est-à-dire des gens qui lancent du naphte. Chaque grand vaisseau est suivi de trois autres: le nisfy «moyen», le thoulthy «celui du tiers», et le roub'y «celui du quart». On ne les construit que dans la ville de Zeitoïn, en Chine, ou dans celle de Syn Calân⁽⁴⁾, c'est-à-dire Syn Assyn. Voici de quelle manière on les fabrique: on élève deux murailles de bois et on remplit l'intervalle qui les sépare au moyen de planches très épaisses, reliées en long et en large par de gros clous, dont chacun a trois coudées de longueur. Quand les deux parois sont jointes ensemble à l'aide de ces planches, on dispose par-dessus le plancher inférieur du vaisseau, puis on lance le tout dans la mer et on achève la construction. Les pièces de bois et les deux parois qui touchent l'eau servent à l'équipage pour y descendre se laver et accomplir ses besoins. C'est sur les côtés de ces pièces de bois que se trouvent les rames, qui sont grandes comme des mâts; dix et quinze hommes se réunissent pour en manier une; ils rament en se tenant debout. On construit sur un vaisseau quatre ponts; il renferme des chambres, des cabines et des salons pour les marchands⁽⁵⁾. Plusieurs de ces cabines contiennent des cellules et des commodités. Elles ont une clef, et leurs propriétaires les ferment. Ils emmènent avec eux leurs concubines et leurs femmes. Il advient souvent qu'un individu se trouve dans sa cabine sans qu'aucun de ceux qui sont à bord du vaisseau ait connaissance de sa présence, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent lorsqu'ils sont arrivés dans quelque région.

Les marins font habiter ces cabines par leurs enfants; ils sèment des herbes potagères, des légumes et du gingembre dans des baquets de bois. L'intendant du vaisseau ressemble à un grand émir; quand il descend à terre, les archers et les Abyssins marchent devant lui avec des javelines, des épées, des timbales, des cors et des trompettes. Lorsqu'il est arrivé à l'hôtellerie qu'il doit habiter, ils fichent leurs lances de chaque côté de la porte, et ne cessent de se comporter ainsi pendant toute la durée de son séjour. Parmi les habitants de la Chine, il y en a qui possèdent de nombreux navires, sur lesquels ils envoient à l'étranger leurs facteurs. Il n'y a pas dans tout l'univers des gens plus riches que les Chinois.

1. Jonque, du javanais *djonk*.
2. Probablement du chinois *sao* ou *tsao*. L'actuel *dhao* ou *dhow*, utilisé d'Aden jusqu'à la Malaisie, navire à deux mâts et deux voiles triangulaires.
3. Du chinois *hoa-hang*.
4. Canton.
5. « Elles ont un pont, et sur ce pont la plupart ont bien soixante petites chambres ou cabines, en chacune desquelles un marchand peut demeurer à l'aise » (Marco Polo).





VIAJES DE ZHENG HE 1405-1433
JOURNEYS OF ZHENG HE 1405-1433

Zeng He

La Chine a été la plus grande puissance maritime du XI^e au XV^e siècle. L'apogée est atteinte, au XV^e siècle, avec de grandes expéditions rendues possibles grâce au perfectionnement des techniques mises au point depuis le XI^e siècle : invention de la boussole, apparition de la jonque de haute mer avec gréement et voilures permettant de naviguer au plus près. De plus, les Song du Sud (1127-1279), puis les Yuan (1280-1368) ont attribué un rôle considérable aux flottes de guerre. Enfin, les expéditions maritimes organisées sous les Ming, de 1405 à 1433, à des fins diplomatiques, culturelles et commerciales, ont pris un caractère officiel.

Musulman d'origine ethnique Hui, né dans le Yunnan, Zheng He est un acteur essentiel des grandes expéditions maritimes chinoises du XV^e siècle. Un siècle avant que les premiers Européens n'atteignent l'océan Indien, à la fin du XV^e siècle, Zheng He l'avait déjà parcouru en sept expéditions navales au cours desquelles il se révéla un brillant amiral.

Premier eunuque de l'empereur Yongle, qui craignait que son prédécesseur déchu ne prépare une force maritime hostile, Zheng He fut chargé de capturer cette flotte et de nouer des relations commerciales et diplomatiques dans les pays des mers du Sud. En 1405, il dirigea une armada forte de 62 grandes jonques et de plus de 100 bateaux de moindre tonnage transportant en tout quelque 30 000 hommes. Il alla jusqu'à Calicut, au sud de l'Inde. Lors d'expéditions ultérieures, entre 1407 et 1433, il noua des contacts dans une quarantaine de pays de l'océan Indien. Ainsi le sultan de Mélinde (sur la côte de l'actuel Kenya) offrit-il une girafe à l'empereur Yongle vers 1419. Installée dans le zoo impérial, la « licorne céleste », comme on l'appela, fut considérée comme un signe de bon augure.

Source : https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Zheng_He/182720

Les Jonques de Zheng He

Long de 135 m, ces navires jaugeaient 1 500 tonneaux : ils étaient sans conteste les plus grandes embarcations jamais construites. Environ 500 hommes d'équipage travaillaient sur ces cinq-mâts gréés de voiles lattées de bambou et qui étaient ferlées comme des stores vénitiens. Les jonques possédaient des aménagements inconnus à cette époque en Occident, comme des cloisons délimitant des compartiments étanches dans la cale. De grandes quantités de nourriture étaient prévues pour le voyage. Il y avait 1 tonne de riz, des animaux vivants qui permettaient la consommation de viande fraîche, des légumes, des herbes médicinales. Toutefois ces expéditions cessèrent brutalement lorsqu'elles furent condamnées par des adversaires de Yongle au sein de la cour Ming. Cette époque marqua par ailleurs la fin de la suprématie chinoise dans les mers de l'Asie orientale.

Expéditions maritimes

Entre 1405 et 1433, principalement sous Yongle, le troisième empereur Ming, l'amiral Zheng He – un eunuque musulman – dirigea sept expéditions navales d'une durée moyenne de deux ans, qui atteignirent Java, Sumatra, les Indes, la Perse, l'Arabie et, par deux fois, l'Afrique orientale.

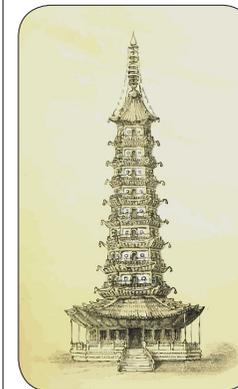
Sa flotte a compté jusqu'à 62 vaisseaux, dont certains atteignaient 200 mètres, et 28 000 hommes. Ces expéditions non commerciales, de manifestation de puissance et de représentation politique, permirent d'établir des relations avec 35 nations dont certaines devinrent, un temps, tributaires de l'empire.

Elles marquent surtout l'apogée du dynamisme maritime chinois, déjà notable aux XI^e et XII^e siècles : les Song du Sud (1127-1279) furent la première dynastie à construire et à entretenir une flotte de guerre.

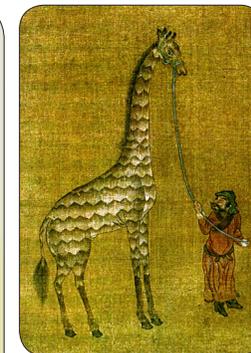
Les techniques navales et la cartographie chinoises étaient alors en avance sur l'Occident : grandes jonques de haute mer (dotées de 3 ou 4 mats, elles pouvaient charger chacune 400 passagers en 1225), gouvernail d'étambot, boussole (d'usage courant au début du XII^e mais très vraisemblablement connue antérieurement), voiles ferlées et lattées, guindeau, compartiments étanches, etc.

À partir de 1433, toutefois, les grandes expéditions navales impériales – extraordinairement coûteuses et très critiquées pour cette raison – cessent et, avec elles, l'expansion maritime chinoise.

Ce seront finalement les marins portugais qui atteindront la Chine en 1514.



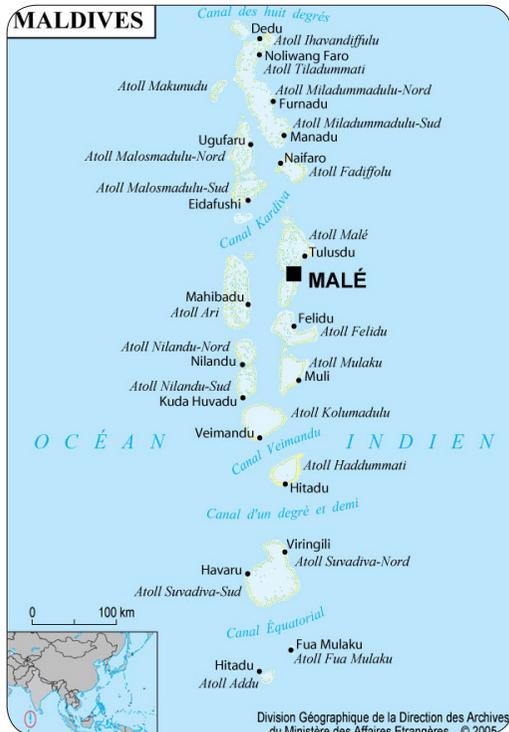
Pagode en procelaine de 9 étages construite par l'Empereur Yongle en 1412 pour y entreposer les merveilles que Zeng He ramenait de ses voyages.



La « licorne céleste »

Les Maldives

Après cet épisode chinois, Ibn Battuta trouva refuge auprès d'un Emir du sultan de Dheli, à ce moment là en mission à Calicut. Ce Chambellan devait après l'hiver, partir au Moyen-Orient enrôler le plus d'Arabes possible. Le Chambellan ne l'autorisa pas à retourner à Dheli. Aussi, Ibn Battuta alla voir le Sultan de Hinaour (Honavar). Il passa plusieurs mois près de lui à se consacrer à la prière et à la lecture du Qur'an. Puis, une guerre éclata entre ce sultan et un autre souverain et Ibn Battuta l'accompagna au *djihad*. Quand les choses devinrent compliquées, Ibn Battuta reprit la mer et arriva aux Maldives.



Les Maldives: 298 km²,
aujourd'hui 200 îlots habités sur 1 200



LES MALDIVES

Dix jours après que nous nous fûmes embarqués à Calicut, nous arrivâmes aux îles de Dhibat Almahal. Dhibat se prononce comme le féminin de dhib⁽¹⁾. Ces îles sont au nombre des merveilles du monde; on en compte environ deux mille⁽²⁾. Il y a cent de ces îles et au-dessous qui se trouvent rassemblées circulairement en forme d'anneau; leur groupe a une entrée semblable à une porte, et les vaisseaux n'y pénètrent que par là. Quand un navire est arrivé près d'une d'elles, il lui faut absolument un guide pris parmi les habitants, afin qu'il puisse se rendre, sous sa conduite, dans les autres îles. Elles sont tellement rapprochées les unes des autres que les têtes des palmiers qui se trouvent sur l'une d'elles apparaissent dès que l'on sort de l'autre. Si le vaisseau manque le chemin, il ne peut pénétrer dans ces îles, et le vent l'entraîne vers le Ma'bar⁽³⁾ ou vers Ceylan.

Tous les habitants de ces îles sont des musulmans, hommes pieux et honnêtes. Elles sont divisées en régions ou climats, dont chacun est commandé par un gouverneur, que l'on appelle cordoüiy⁽⁴⁾. Parmi ces climats, on distingue: le climat de Palipour, Cannaloüs, Mahal, climat par le nom duquel sont désignées toutes les îles, et où résident leurs souverains; Télâdib; Carâidoü; Teim; Télédomméty; Hélédomméty, nom qui ne diffère du précédent que parce que sa première lettre est un hé; Béreidoü, Candacal, Moloüc, Souweid. Ce dernier est le plus éloigné de tous. Toutes les îles Maldives sont dépourvues de grains, si ce n'est que l'on trouve, dans la région de Souweid, une céréale qui ressemble à l'anly⁽⁵⁾, et que l'on transporte de là à Mahal. La nourriture des habitants consiste en un poisson pareil au lyroün, et qu'ils appellent koulb almâs. Sa chair est rouge, il n'a pas de graisse, mais son odeur ressemble à celle de la viande des brebis. Quand on en a pris à la pêche, on coupe chaque poisson en quatre morceaux, on le fait cuire légèrement, puis on le place dans des paniers de feuilles de palmier, et on le suspend à la fumée. Lorsqu'il est parfaitement sec, on le mange. De ce pays, on en transporte dans l'Inde, à la Chine et au Yaman. On le nomme koulb almâs.

1. Dhîb: loup et dhîbat: louve.
2. L'archipel est composé d'une vingtaine d'atolls et d'environ mille deux cents îles.
3. Au sud-est de l'Inde.
4. En fait, ce nom cité par Ibn battuta ne semble correspondre à aucune réalité.
5. Sorte de millet.



Ibn Battuta raconte également que les voyageurs arrivant aux Maldives sont bien accueillis et peuvent se marier facilement. Il s'agit de mariages temporaires et les voyageurs repartent toujours sans leur(s) épouse(s) qui ne quitte(nt) pas son(leur) pays. Elle garde les enfants qui lui appartiennent. Les habitants des maldives utilisent des os de cauris comme monnaie ou pratiquent le troc. Les Maldives sont un état musulman dirigé par une femme, la Sultane et son mari et son Vizir.

DES FEMMES DES MALDIVES

Les femmes de ces îles ne se couvrent pas la tête; leur souveraine elle-même ne le fait pas. Elles se peignent les cheveux et les rassemblent d'un seul côté. La plupart d'entre elles ne revêtent qu'un pagne, qui les couvre depuis le nombril jusqu'à terre; le reste de leur corps demeure à découvert. C'est dans ce costume qu'elles se promènent dans les marchés et ailleurs. Lorsque je fus investi de la dignité de kâdhi dans ces îles, je fis des efforts pour mettre fin à cette coutume et ordonner aux femmes de se vêtir; mais je ne pus y réussir. Aucune femme n'était admise près de moi pour une contestation, à moins qu'elle n'eût tout le corps couvert; mais, à cela près, je n'obtins aucun pouvoir sur cet usage. Quelques femmes revêtent, outre le pagne, des chemises qui ont les manches courtes et larges. J'avais de jeunes esclaves dont l'habillement était le même que celui des habitantes de Dihly. Elles se couvraient la tête; mais cela les défigurait plutôt que de les embellir, puisqu'elles n'y étaient pas habituées.

La parure des femmes des Maldives consiste en bracelets; chacune en place un certain nombre à ces deux bras, de sorte que tout l'espace compris entre le poignet et le coude en est couvert. Ces bijoux sont d'argent; les femmes seules du sultan et de ses proches portent des bracelets d'or. Les habitantes des Maldives ont des khalkhâls, que l'on appelle bails⁽¹⁾, et des colliers d'or qu'elles mettent à leur gorge, et que l'on nomme besdereds.

1. Anneaux d'or placés aux chevilles.

DES HABITANTS DE CES ILES ET DE QUELQUES-UNES DE LEURS COUTUMES; DESCRIPTION DE LEURS DEMEURES

Les habitants des îles Maldives sont des gens probes (honnêtes), pieux, d'une foi sincère, d'une volonté ferme; leur nourriture est licite et leurs prières sont exaucées. Quand un d'entre eux en rencontre un autre, il lui dit: «Dieu est mon seigneur, Mohammed est mon prophète; je suis un pauvre ignorant.» Leurs corps sont faibles; ils n'ont pas l'habitude des combats ni de la guerre, et leurs armes, c'est la prière.

(...)

Dans chacune de leurs îles, il y a de belles mosquées, et la plupart de leurs édifices sont en bois. Ces insulaires sont des gens propres; ils s'abstiennent de ce qui est sale, et la plupart se lavent deux fois le jour, par mesure de propreté, à cause de l'extrême chaleur du climat et de l'abondance de la transpiration. Ils consomment beaucoup d'huiles de senteur, comme l'essence de bois de sandal, etc., et s'oignent de musc apporté de Makdachaou.

(...)

Le vêtement de ces gens-là consiste en pagnes; ils en attachent un sur leurs reins, au lieu de caleçon, et placent sur leur dos des étoffes dites alouilyâns⁽¹⁾, qui ressemblent à des ihrâms. Les uns portent un turban, d'autres le remplacent par un petit mouchoir.

(...)

Leurs constructions sont en bois, et ils ont soin d'élever le plancher des maisons à une certaine hauteur au-dessus du sol, par mesure de précaution contre l'humidité, car le sol de leurs îles est humide.

(...)

Tous les habitants des Maldives, soit nobles, soit plébéiens, ont les pieds nus. Les rues y sont balayées et bien propres; des arbres les ombragent et le promeneur s'y trouve comme dans un verger. Malgré cela, il faut nécessairement que tout individu qui entre dans une maison se lave les pieds avec l'eau qui se trouve dans la jarre placée près du mâlem, et qu'il se les frotte avec un tissu grossier de lif mis en cet endroit; après quoi, il pénètre dans la maison.

1. Feliya: vêtement porté par les femmes en général, occasionnellement par les militaires.



RECIT DU MOTIF POUR LEQUEL LES HABITANTS DE CES ILES SE CONVERTISSENT A L'ISLAMISME ; DESCRIPTION DES MALINS ESPRITS D'ENTRE LES GENIES QUI LEUR CAUSAIENT DU DOMMAGE TOUS LES MOIS

Des gens dignes de confiance parmi les habitants des Maldives, tels que le juriconsulte Iça Alyamany, le juriconsulte et maître d'école 'Aly, le kâdhi 'Abd Allâh et autres, me racontèrent que la population de ces îles était idolâtre, et qu'il lui apparaissait tous les mois un malin esprit d'entre les génies, qui venait du côté de la mer. Il ressemblait à un vaisseau rempli de lanternes. La coutume des indigènes, dès qu'ils l'apercevaient, était de prendre une jeune vierge, de la parer et de la conduire dans un boudkhânah, c'est-à-dire un temple d'idoles, lequel était bâti sur le bord de la mer et avait une fenêtre d'où on la découvrait. Ils l'y laissaient durant une nuit, et revenaient au matin ; alors ils trouvaient la jeune fille privée de sa virginité et morte. Ils ne cessaient pas chaque mois de tirer au sort, et celui qu'il atteignait livrait sa fille. Dans la suite arriva chez eux un Maghrébin, appelé Abou'lberécât, le Berbère, qui savait par cœur l'illustre Coran. Il se logea dans la maison d'une vieille femme de l'île Mahal. Un jour qu'il visitait son hôtesse, il trouva qu'elle avait rassemblé sa famille et que ces femmes pleuraient comme si elles eussent été à des funérailles. Il les questionna au sujet de leur affliction, mais elles ne lui en firent pas connaître la cause. Un drogman survint et lui apprit que le sort était tombé sur la vieille, et qu'elle n'avait qu'une seule fille, que devait tuer le mauvais génie. Abou'lberécât dit à la vieille : « J'irai cette nuit en place de ta fille. » Or il était complètement imberbe. On l'emmena donc la nuit suivante, et on l'introduisit dans le temple d'idoles, après qu'il eut fait ses ablutions. Il se mit à réciter le Coran, puis il aperçut le démon par la fenêtre et continua sa récitation. Dès que le génie fut à portée de l'entendre, il se plongea dans la mer, et quand vint l'aurore le Maghrébin était encore occupé à réciter le Coran. La vieille, sa famille et les gens de l'île arrivèrent pour enlever la fille, selon leur coutume, et brûler son corps. Ils trouvèrent l'étranger, qui répétait le Coran, le conduisirent à leur roi, que l'on appelait Chénoûràzah⁽¹⁾, et lui firent connaître cette aventure.

Le roi en fut étonné ; le Maghrébin lui offrit d'embrasser l'islamisme et lui en inspira le désir. Chénoûràzah lui dit : « Reste près de nous jusqu'au mois prochain ; si tu fais encore ce que tu viens de faire et que tu échappes au mauvais génie, je me convertirai. » L'étranger demeura près des idolâtres, et Dieu disposa l'esprit du roi à recevoir la vraie foi. Il se fit donc musulman avant la fin du mois, ainsi que ses femmes, ses enfants et les gens de sa cour. Quand commença le mois suivant, le Maghrébin fut conduit au temple d'idoles ; mais le démon ne vint pas, et le Berbère se mit à réciter le Coran jusqu'au matin. Le sultan et ses sujets arrivèrent alors et le trouvèrent dans cette occupation. Ils brisèrent les idoles, et démolirent le temple. Les gens de l'île embrassèrent l'islamisme et envoyèrent des messagers dans les autres îles, dont les habitants se convertirent aussi. Le Maghrébin resta chez ce peuple, jouissant d'une grande considération. Les indigènes firent profession de sa doctrine, qui était celle de l'imâm Mâlic. Encore à présent, ils vénèrent les Maghrébins à cause de lui. Il bâtit une mosquée, qui est connue sous son nom. J'ai lu l'inscription suivante, gravée dans le bois, sur la tribune grillée de la grande mosquée : « Le sultan Ahmed Chénoûràzah a embrassé l'islamisme entre les mains d'Abou'lberécât, le Berbère, le Maghrébin. » Ce sultan assigna le tiers des impôts des îles comme une aumône aux voyageurs, en reconnaissance de ce qu'il avait embrassé l'islamisme par leur entremise. Cette portion des tributs porte encore un nom qui rappelle cette circonstance⁽²⁾.

1. Senarat en cingalais : commandant en chef de l'armée.

2. L'histoire de cet esprit, ancêtre de King-Kong, survit encore dans les traditions des îles. La date de l'événement est placée par la Chronique des rois des Maldives en 1153-1154 ; le héros n'est pas maghrébin mais originaire de Tabriz, il s'appelle Yusuf Shams al-din et le roi converti se nomme Darumavantu Rasgefanu. Quant à la mosquée, elle existe toujours.

Ibn Battuta attrappe la malaria (forme de paludisme, les parasites sont transmis par la piqûre d'un moustique) et espère pouvoir partir des Maldives. Toutefois le Vizir s'y oppose et lui demande d'épouser sa fille (veuve deux fois avant que les mariages ne soient consommés).

Préférant ne pas devoir rester sous la contrainte, Ibn Battuta accepte. Finalement, la fille du Vizir refusant de l'épouser, il épouse la belle-mère de la Sultane, veuve du père de celle-ci. Il fut finalement très heureux de ce mariage. Le vizir le contraint ensuite à devenir qâdi, suite à des remarques que Ibn Battuta avait fait à l'ancien qâdi sur une question d'héritage. Sa fonction de qâdi s'avère difficile.

Après que j'eus été investi des fonctions de kâdhi, je déployai tous mes efforts pour faire observer les préceptes de la loi. Les contestations ne se passent point dans ce pays-là comme dans le nôtre. La première méchante coutume que je réformai concernait le séjour des femmes divorcées dans la maison de ceux qui les avaient répudiées. Car chacune de ces femmes ne cessait de demeurer dans l'habitation de son ancien époux, jusqu'à ce qu'elle fût mariée à un autre. J'empêchai d'agir ainsi sous aucun prétexte. On m'amena environ vingt-cinq hommes qui s'étaient conduits de la sorte ; je les fis frapper à coups de fouet et promener dans les marchés. Quant aux femmes, je les contraignis de sortir de la demeure de ces gens-là. Ensuite, je m'efforçai de faire célébrer les prières ; j'ordonnai à des hommes de se rendre en hâte dans les rues et les marchés, aussitôt après la prière du vendredi. Quiconque ils découvraient n'ayant pas prié, je le faisais bâtonner et promener en public. J'obligeai les imâms et les mouezzins en possession d'appointements fixes de s'acquitter assidûment de leurs fonctions. J'écrivis dans le même sens aux magistrats de toutes les îles. Enfin j'essayai de faire adopter des vêtements aux femmes ; mais je ne pus y parvenir.

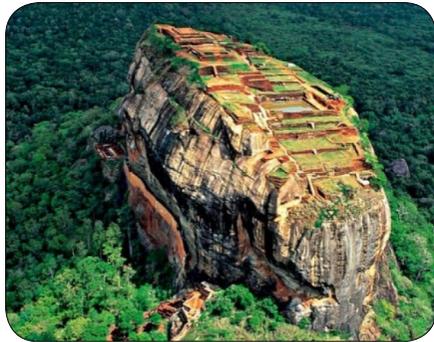


Les cauri, petits coquillages, servaient de monnaie aux Maldives

Ceylan (Sri Lanka)



D'autre part, au fil des mois, Ibn Battuta s'attire l'inimitié d'un proche de sa femme et du pouvoir, puis il épouse 3 autres femmes de familles puissantes et devient une personne crainte jusqu'à ce que plusieurs personnes fasse courir des calomnies sur son compte auprès du Grand Vizir. Les difficultés augmentèrent jusqu'à ce qu'Ibn Battuta renonce à sa charge de qâdi et après plusieurs intrigues de cour, il partit des Maldives. Il avait du répudier toutes ses femmes, dont la belle-mère de la Sultane qu'il aimait profondément mais qui n'eut pas la force de quitter sa famille. Cela fut une période éprouvante pour Ibnu Battuta. Il reprit son voyage et après quelques semaines, il se rendit à Ceylan, alors sous domination d'un Sultan idolâtre. toutefois il fut bien accueilli car un traité unissait Ceylan avec l'un des sultans que Ibn Battuta avait gardé en ami dans les Maldives.



DU SULTAN DE CONACAR

Il est désigné par le nom de Conar⁽¹⁾ et possède l'éléphant blanc. Je n'ai pas vu dans l'univers d'autre éléphant blanc. Le souverain le monte dans les solennités, et attache au front de cet animal de grosses gemmes. Il advint à ce monarque que les grands de son empire se soulevèrent contre lui, l'aveuglèrent et firent roi son fils. Quant à lui, il vit encore, dans cette ville, privé de la vue.

1. Il s'agit d'un titre correspondant peut-être au sanskrit kunwar (prince). Le roi aveuglé mentionné par Ibn Battûta est Vijayabahu V, qui régna de 1333 à 1344, et son fils est Bhuvanaikabahu IV (1344-1353) qui transféra sa capitale à Gampola, située encore plus à l'intérieur. Ibn Battûta a dû visiter Kurunegala vers la mi-septembre 1344.

LE PIC D'ADAM

Quand j'entrai chez le sultan idolâtre, il se leva, me fit asseoir à son côté et me parla avec la plus grande bonté. « Que tes compagnons, me dit-il, débarquent en toute sûreté et qu'ils soient mes hôtes jusqu'à ce qu'ils repartent. Il existe une alliance entre moi et le sultan de la côte de Coromandel. » Puis il ordonna de me loger, et je restai près de lui pendant trois jours, avec une grande considération, qui augmentait chaque jour. Il comprenait la langue persane, et goûtait fort ce que je lui racontais touchant les rois et les pays étrangers. J'entrai chez ce prince un jour qu'il avait près de lui des perles en quantité, qu'on avait apportées de la pêcherie qui se trouve dans ses États. Les officiers de ce prince séparaient celles qui étaient précieuses de celles qui ne l'étaient pas. Il me dit : « As-tu vu des pêcheries de perles dans les contrées d'où tu viens ? »

— Oui, lui répondis-je, j'en ai vu dans l'île de Keis et dans celle de Kech, qui appartient à Ibn Assaouâmély.

— J'en ai oui parler », reprit-il ; puis il prit plusieurs perles et ajouta : « Y a-t-il dans cette île-là des perles pareilles à celles-ci ? »

Je répliquai : « Je n'en ai vu que d'inférieures. »

Ma réponse lui plut, et il me dit : « Elles t'appartiennent. Ne rougis pas, ajouta-t-il, et demande-moi ce que tu voudras. »

Je repris donc : « Je n'ai d'autre désir, depuis que je suis arrivé dans cette île, que celui de visiter l'illustre Pied d'Adam. » Les gens du pays appellent ce premier homme bâbâ et ils appellent Eve mâmâ. « Cela est facile, répondit-il ; nous enverrons avec toi quelqu'un qui te conduira. »

— C'est ce que je veux », lui dis-je ; puis j'ajoutai : « Le vaisseau dans lequel je suis venu se rendra en toute sûreté dans le Ma'bar, et quand je serai de retour tu me renverras dans tes vaisseaux. »

— Certes », répliqua-t-il.



Ces éléphants sont blancs suite à une anomalie de la peau, qui ne crée pas assez d'albumine. C'est très rare.



DES PIERRES PRECIEUSES

Les gemmes admirables dites albahramâns⁽¹⁾ ne se trouvent que dans cette ville. Parmi elles il y en a que l'on tire de la baie, et ce sont les plus précieuses aux yeux des indigènes; d'autres sont extraites de la terre.

On rencontre des gemmes dans toutes les localités de l'île de Ceylan. Dans ce pays, le sol tout entier constitue une propriété particulière. Un individu en achète une portion, et creuse afin de trouver des gemmes. Il rencontre des pierres blanches et ramifiées; c'est dans l'intérieur de ces pierres qu'est cachée la gemme. Le propriétaire la remet à des lapidaires, qui la frottent jusqu'à ce qu'elle soit séparée des pierres qui la recèlent. Il y en a de rouges, de jaunes et de bleues que l'on appelle neilem⁽²⁾. La coutume des indigènes, c'est que les pierres précieuses dont la valeur s'élève à cent fanems sont réservées au sultan, qui en donne le prix, et les prend pour lui. Quant à celles qui sont d'un prix inférieur, elles demeurent la propriété de ceux qui les ont trouvées. Cent fanems équivalent à six pièces d'or.

Toutes les femmes dans l'île de Ceylan possèdent des colliers de pierres précieuses de diverses couleurs⁽³⁾; elles en mettent à leurs mains et à leurs pieds, en guise de bracelets et de khalkhâls⁽⁴⁾. Les concubines du sultan font avec ces gemmes un réseau qu'elles placent sur leur tête. J'ai vu sur le front de l'éléphant blanc sept de ces pierres précieuses, dont chacune était plus grosse qu'un œuf de poule. J'ai vu également près du sultan Airy Chacarouaty une écuelle de rubis aussi grande que la paume de la main, et qui contenait de l'huile d'aloès. Je témoignai mon étonnement au sujet de cette écuelle; mais le sultan me dit: «Nous possédons des objets de la même matière plus grands que celui-là.»

Cependant, nous partîmes de Conacâr, et nous nous arrêtâmes dans une caverne appelée du nom d'Ostha Mahmôûd Alloûry. Ce personnage était au nombre des gens de bien; il a creusé cette caverne sur le penchant d'une montagne, près d'une petite baie. Après avoir quitté cet endroit, nous campâmes près de la baie nommée Khaour bouzneh, Bouzneh désigne la même chose que alkoroûd en arabe.

1. Escarboucles: variété de rubis ou grenats rouge foncé. «Car je vous dis qu'en cette île naissent les nobles et bons rubis, et en nulle autre part au monde ils ne naissent aussi bons. Et encore y naissent les saphirs, et les topazes et les améthystes, et les grenats, et encore maintes autres bonnes pierres» (Marco Polo).

2. Donc des rubis, des topazes et des saphirs; ces derniers appelés *neilams*, du sanscrit *nila*, bleu foncé.

3. Coutume attestée par les sources.

4. Anneaux de cheville.

5. Baie de Singes.



DES SINGES

Ces animaux sont très nombreux dans ces montagnes; ils sont de couleur noire et ont de longues queues⁽¹⁾. Ceux qui appartiennent au sexe masculin ont de la barbe comme les hommes. Le cheikh 'Othmân, son fils et d'autres personnages m'ont raconté que ces singes ont un chef à qui ils obéissent comme si c'était un souverain. Il attache sur sa tête un bandeau de feuilles d'arbres et s'appuie sur un bâton. Quatre singes, portant des bâtons, marchent à sa droite et à sa gauche, et quand le chef s'assied ils se tiennent debout derrière lui. Sa femelle et ses petits viennent, s'asseyent devant lui tous les jours. Les autres singes arrivent et s'accroupissent à quelque distance de lui; puis un des quatre susmentionnés leur adresse la parole, et tous se retirent; après quoi, chacun apporte une banane ou un limon, ou quelque fruit semblable. Le roi des singes, ses petits et les quatre singes principaux mangent. Un certain djogui m'a raconté avoir vu ces quatre singes devant leur chef et occupés à frapper un autre singe à coups de bâton; après quoi ils lui arrachèrent les poils.

1. Il doit s'agir des entelles, singes sacrés de l'Inde, abondants aussi à Ceylan, qui ont un pelage gris argenté mais des pieds, des mains et un visage noirs. Ils vivent en groupes très hiérarchisés.

Les entelles, singes sacrés en Inde

En Inde les Entelles Hanuman seraient la représentation vivante du dieu Hanuman sur terre. Il représente la force, la connaissance et la fidélité. Ils peuvent aller partout librement et il est interdit de les tuer. Comme pour l'éléphant de Ganesh, le cobra de Shiva, la vache sacrée (qui représente l'abondance et la fertilité).



DE LA MONTAGNE DE SERENDIB ⁽¹⁾

C'est une des plus hautes montagnes du monde ; nous l'aperçûmes de la pleine mer, quoique nous en fussions séparés par une distance de neuf journées de marche. Pendant que nous en faisons l'ascension, nous voyions les nuages au-dessus de nous, qui nous dérobaient la vue de sa partie inférieure. Il y a sur cette montagne beaucoup d'arbres de l'espèce de ceux qui ne perdent pas leurs feuilles, des fleurs de diverses couleurs, et une rose rouge aussi grande que la paume de la main. On prétend que sur cette rose il y a une inscription dans laquelle on peut lire le nom du Dieu très haut et celui de son prophète. Sur le mont il y a deux chemins qui conduisent au Pied d'Adam. L'un est connu sous le nom de chemin du Père, et l'autre sous le nom de chemin de la Mère. On désigne ainsi Adam et Hawâ. Quant à la route de la Mère, c'est une route facile, par laquelle s'en retournent les pèlerins ; mais celui qui la prendrait pour l'aller serait regardé comme n'ayant pas fait le pèlerinage. Le chemin du Père est âpre et difficile à gravir. Au pied de la montagne, à l'endroit où se trouve sa porte, est une grotte qui porte aussi le nom d'Iskender, et une source d'eau.

Les anciens ont taillé dans le roc des espèces de degrés, à l'aide desquels on monte ; ils y ont fiché des pieux de fer, auxquels on a suspendu des chaînes, afin que celui qui entreprend l'ascension puisse s'y attacher ⁽²⁾. Ces chaînes sont au nombre de dix, savoir : deux au bas de la montagne, à l'endroit où se trouve la porte, sept contiguës les unes aux autres, après les deux premières ; quant à la dixième, c'est la chaîne de la Profession de foi, ainsi nommée parce que l'individu qui y sera arrivé et qui regardera en bas de la montagne sera saisi d'hallucination et, de peur de tomber, il récitera les mots : « J'atteste qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, et que Muhammad est son prophète. » Quand tu auras dépassé cette chaîne, tu trouveras un chemin mal entretenu. De la dixième chaîne à la caverne de Khidhr, il y a sept milles. Cette caverne est située dans un endroit spacieux, et elle a près d'elle une source d'eau remplie de poissons, laquelle porte aussi le nom de Khidhr. Personne ne pêche de ces poissons. Dans le voisinage de la caverne, il y a deux bassins creusés dans le roc, de chaque côté du chemin. C'est dans la grotte de Khidhr que les pèlerins laissent ce qui leur appartient ; de là ils gravissent encore deux milles jusqu'à la cime du mont, où se trouve le pied.

1. Le pic d'Adam, qui culmine à 2243 m, n'est pas la plus haute montagne de Ceylan, mais son caractère sacré est manifeste, aussi bien chez les bouddhistes, qui y voient la trace du pied de Bouddha, que chez certains musulmans d'après lesquels Adam, précipité du Paradis, atterrit sur Ceylan (tandis que Hawa descendait à Djedda en Arabie) en posant un pied sur la montagne et l'autre dans la mer.

2. «[...] car à cette montagne pendent maintes grandes et grosses chaînes de fer, disposées de telle manière que les hommes peuvent monter par ces chaînes sur la montagne» (Marco Polo). Les chaînes existent d'ailleurs toujours.

DESCRIPTION DU PIED

La marque du noble pied, celui de notre père Adam, se voit dans une roche noire et haute, et dans un endroit spacieux. Le pied s'est enfoncé dans la pierre, de sorte que son emplacement est tout déprimé ; sa longueur est de onze empan ⁽¹⁾. Les habitants de la Chine y vinrent jadis ; ils ont coupé dans la pierre la place du gros orteil et de ce qui l'avoisine, et ont déposé ce fragment dans un temple de la ville de Zeitoûn, où ils se rendent des provinces les plus éloignées. Dans la roche où se trouve l'empreinte du pied, on a creusé neuf trous, dans lesquels les pèlerins idolâtres déposent de l'or, des pierres précieuses et de perles. Tu pourras voir les fakirs, quand ils seront arrivés à la grotte de Khidhr, chercher à se devancer les uns les autres, pour prendre ce qu'il y a dans le creux. Pour nous, nous n'y trouvâmes que quelques petites pierres et un peu d'or, que nous donnâmes à notre guide. C'est la coutume que les pèlerins passent trois jours dans la caverne de Khidhr, et que, durant ce temps, ils visitent le pied matin et soir. Nous fîmes de même.

Lorsque les trois jours furent écoulés, nous nous en retournâmes par le chemin de la Mère, et nous campâmes près de la grotte de Cheim, qui est le même que Cheith ⁽²⁾, fils d'Adam. Nous nous arrêtâmes ensuite près de la baie des poissons, des bourgades de Cormolah, de Djebercâouân, de Dildinéoueh et d'Atkalendjeh. C'est dans cette dernière localité que passait l'hiver le cheikh Abou 'Abd Allah, fils de Khafif. Toutes ces bourgades et ces stations sont situées dans la montagne. Près du pied de celle-ci, dans ce même chemin, se trouve Dérakht kewân, l'Arbre Marchant, qui est un arbre séculaire, duquel il ne tombe pas une seule feuille. Je n'ai rencontré personne qui ait vu ses feuilles. On le désigne aussi sous le nom de mâchiah ⁽³⁾ par ce que l'individu qui le considère du haut de la montagne le juge placé à une grande distance de lui et rapproché du pied de cette montagne, tandis que celui qui le regarde du bas de celle-ci le croit dans une position tout opposée. J'ai vu en cet endroit une troupe de djoguis qui ne quittaient pas le pied de la montagne, attendant la chute des feuilles de cet arbre. Il est placé dans un lieu où il n'est en aucune manière possible de l'atteindre. Les idolâtres débitent à son sujet des mensonges, au nombre desquels est celui-ci : quiconque mange de ses feuilles recouvre la jeunesse, quand bien même il serait un vieillard. Mais cela est faux.

Sous cette montagne se trouve la baie d'où l'on tire les pierres précieuses. Ses eaux paraissent aux yeux extrêmement bleues. De cet endroit, nous marchâmes pendant deux jours jusqu'à la ville de Dinéwer ⁽⁴⁾, qui est grande, située près de la mer et habitée par des marchands. On y voit dans un vaste temple une idole qui porte le même nom que la ville. Il y a dans ce temple environ mille brahmanes et djoguis, et environ cinq cents femmes, nées de pères idolâtres, lesquelles chantent et dansent toutes les nuits devant la statue. La ville et ses revenus sont la propriété particulière de l'idole ; tous ceux qui demeurent dans le temple et ceux qui le visitent sont nourris là-dessus. La statue est d'or et de la grandeur d'un homme. Elle a, en place d'yeux, deux grands rubis, et l'on m'a rapporté qu'ils éclairaient durant la nuit comme deux lanternes.

1. 1 empan = 22,86 cm.

2. Seth.

3. Marchant.

4. Dondra, à l'extrémité sud de l'île. Le célèbre temple de Vishnu qui s'y trouvait a été détruit en 1587 par les Portugais.

La Chine

En poursuivant son voyage, Ibn Battuta se fait attaquer par des hindous qui lui volent tout ce qu'il possédait. Il retourna à Calicut. Là bas il apprit que l'une de ses femmes qu'il avait répudiée aux Maldives et qui était enceinte venait d'accoucher d'un fils. Il tenta d'y retourner pour emmener avec lui ce fils. Mais cela ne lui fut pas possible. Il repartit et se rendit au Bengale. Puis il poursuivit son voyage jusqu'en Chine.

Le récit du séjour en Chine d'Ibn Battuta étant douteux, selon les géographes et les historiens, pour des questions de dates, de délais de voyages et de destination, nous ne nous arrêterons pas sur cette partie du voyage.

Toutefois, Ibn Battuta s'est rendu en Chine et a fait une description des chinois tels qu'il les avait perçus. Il généralise.



QUELQUES DETAILS SUR LES CHINOIS

Les Chinois sont des infidèles, des adorateurs d'idoles, et ils brûlent leurs morts à la manière des Indiens. Leur roi est un Tartare de la postérité de Tenkiz khân, ou Gengis kan⁽¹⁾. Dans chacune de leurs villes, il y a un quartier affecté aux musulmans, où ils habitent seuls, où ils ont leurs mosquées pour y faire les prières, tenir les réunions du vendredi, et autres; ils sont honorés et respectés. Les païens de la Chine mangent les viandes des porcs et des chiens, qu'ils vendent publiquement sur leurs marchés. Ce sont, en général, des gens aisés, opulents; mais ils ne soignent pas assez leur nourriture ni leur habillement. On peut voir tel de leurs grands négociants, si riche que l'on ne saurait compter ses trésors, marcher vêtu d'une grossière tunique de coton. Les Chinois mettent toute leur sollicitude à posséder des vases d'or et d'argent. Ils portent tous un bâton ferré, sur lequel ils s'appuient en marchant, et qu'ils appellent la troisième jambe.

La soie est très abondante en Chine, car les vers qui la donnent s'attachent aux fruits, s'en nourrissent et ne demandent pas beaucoup de soins. C'est pour cela que la soie est en si grande quantité, et qu'elle sert à habiller les religieux pauvres et les mendiants du pays; sans les marchands, la soie ne vaudrait absolument rien. Un seul vêtement de coton, chez les Chinois, en vaut plusieurs en soie. L'habitude de ce peuple est que tout négociant fonde en lingots l'or et l'argent qu'il possède, chacun de ces lingots pesant un quintal, plus ou moins, et qu'il les place au-dessus de la porte de sa maison. Celui qui a cinq lingots met à son doigt une bague; celui qui en a dix y met deux bagues; celui qui en a quinze est nommé séty, ce qui revient au même que carémy en Égypte. Un lingot est nommé en Chine baroalah.

1. La Chine était à l'époque sous la dynastie mongole sinisée des Yuan, descendant de Kubilai, petit-fils de Gengis Khan.

